



STE CLAIRE REPOUSSANT LES SARRASINS
en leur présentant le T. S. Sacrement.



Pens
Ulmes.
Jésus-C
Bapist
Une Co
c'est le
Taberna

pris les p
ans tout le
Dieu seu

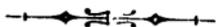


Sommaire du Numéro d'Août 1900.

Pensée dominante : Demandons des saints. — Le Miracle des Ulmes. — Messe Basse (*poésie*). — Ste Claire et les Sarrasins. — Jésus-Christ et moi. — Et surtout pas d'émotion ! — Saint Jean-Baptiste de La Salle. — Sujet d'adoration : Le Précieux Sang. — Une Communion en Océanie. — Petit Vitrail (*poésie*). — T'aimer, c'est le Ciel ! (*Cantique*). — Traits et exemples. — Allons au Tabernacle.

PENSÉE DOMINANTE

pour le Mois d'Août 1900.



Demandons des Saints !



REGARDONS les saints qui sont parmi nous, écrit quelque part Bossuet ; nous leur devons tout, et Dieu s'apaise en les voyant, comme un père qui voit ses enfants parmi ses ennemis retient la main."

Nous devons tout aux saints, en effet, et c'est bien d'eux qu'on a pu affirmer qu'ils sont un principe de force impérissable et une source de rajeunissement pour les peuples ; car c'est par eux que le christianisme a pris les peuples à leur berceau, pour les soutenir et les guider dans tout le cours de leur histoire.

Dieu seul fait les nations, Dieu seul les conserve ou les relève.

et c'est à lui qu'il appartient de leur donner dans le monde une mission providentielle à remplir. Aussi, quand il daigne se choisir ici-bas un peuple selon son Cœur, ce sont des saints qu'il appelle pour arborer la croix sur des terres vierges ; ou lorsque déjà les ravageurs ont passé en s'étendant de débris le chemin de leurs conquêtes, ce sont encore des saints qu'il envoie au milieu de ces terres désolées pour susciter de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham. Les saints qui ont fait les nations chrétiennes, les saints seuls, les empêcheront de périr. Que s'attarderaient-elles à demander des hommes ? Ce ne sont pas les hommes qui manquent, ce sont les saints. Aussi bien est-ce chose fragile qu'un homme, et c'est avec infiniment de raison qu'on a dit : "*Que pèse un homme, si grand soit-il, pour nous chrétiens, qui savons l'amour de Dieu pour ses plus humbles instruments ; qui avons vu Geneviève, Jeanne d'Arc sauver la France et le génie de Napoléon la perdre ?*"

Demandons des saints. Faisons mieux : efforçons-nous nous-mêmes de devenir des saints, car c'est par la prière et les vertus des saints que les peuples se relèvent. " Il y a là, disait admirablement Mgr Freppel, ce levain fécond qui fait fermenter la masse ; ce sang généreux qui rappelle la vie dans des veines épuisées ; ce sel de l'Évangile qui empêche la corruption de devenir universelle. Il y a là ces contrepoids mystérieux qui font incliner vers la miséricorde la balance de l'éternelle justice."

L'Église, en vérité, est-elle occupée à autre chose ici-bas qu'à faire des saints, et à quoi sont destinées ses cruelles épreuves, si ce n'est à lui en faciliter la réalisation ? Œuvre divine par excellence, au succès de laquelle Dieu contraint toutes ses créatures de coopérer, toutes, sans en excepter même ses ennemis. Et il en sera de la sorte jusqu'à la fin des temps, car l'Épouse de Jésus-Christ, loin d'épuiser avec les siècles son immortelle fécondité, doit multiplier ses enfants jusque dans l'extrême vieillesse.

C'était pour provoquer au milieu de nous une floraison nouvelle de ces générations de saints, que tant d'âmes suppliantes se pressaient naguère à Lourdes, sur le passage triomphal du Cœur eucharistique de Jésus, source, modèle et sauvegarde de toute sainteté. Elles sentaient d'instinct que, dans ce centre adorable où tous les amours de Dieu pour l'homme et tous les amours de l'homme pour Dieu s'unirent si ineffablement un jour, nous sont perpétuellement livrés à discrétion, pour ainsi dire, des trésors de grâce, de renouvellement et de salut,

Ah ! si les nations catholiques repentantes savaient, si elles voulaient puiser à ce centre, l'ère des saints ne tarderait pas à

rer
rin.
car
par
rup
tion
U
" Pl
plus
D.
form
Enar
clôtu
il ne
Do
des h
sera t
il vaut
Cœur
peuple
Qu'i
vait au
" Di
saints,
à pleins
d'autres

Pè.

Un P
troisième
Les Agré
Messager
iront offri
chapelle l
messe ser
sera prêch
midi. Le
neuve, jus
pèlerins tr
tout ce qu'
les demi- h

renaître pour elles ; car, suivant le mot d'un des prélats pélerins de Lourdes, " les mœurs seraient bien vite améliorées, les caractères se relèveraient dans la noblesse des résolutions et par une plus haute conception du devoir, les ferments de corruption seraient neutralisés, les germes de vie et de résurrection sociale se développeraient pour le bien de tous. "

Une voix encore plus autorisée ne s'écriait elle pas naguère : " Plus le culte et l'amour de l'Eucharistie pénétreront les cœurs, plus aussi ceux-ci seront embrasés du feu de la charité ? "

Donc qu'on ne vienne plus rééditer à ce propos, sous une forme ou l'autre, la phrase malheureuse contre laquelle Mgr Enard, évêque de Cahors, a protesté avec tant de vigueur à la clôture du Congrès de Lourdes : " Le pays attend des hommes, il ne voit venir que des communiantes. "

Donner des communiantes au pays, c'est lui donner plus que des hommes, car c'est travailler à lui donner des saints. Et il sera toujours vrai de dire que " plus un homme est saint, plus il vaut comme être humain, plus il est homme. " Daigne le Cœur miséricordieux de Jésus la multiplier parmi tous les peuples chrétiens, cette race d'hommes qu'on appelle les saints !

Qu'il était donc bien inspiré ce jeune et saint prêtre qui écrivait autrefois à un ami :

" Dieu le veut, soyons saints ! criions partout : Il faut des saints, allons boire à la source de toute sainteté ! Allons puiser à pleins poumons la vie de Jésus dans l'Eucharistie, soyons d'autres sacrements d'amour et nous serons des saints. "

Pèlerinage à la Pointe-aux-Trembles

Un Pèlerinage au Sanctuaire de la Réparation pour le troisième dimanche d'Août est à s'organiser en ce moment. Les Agrégés du Très Saint Sacrement et les lecteurs de *Petit Messenger* y sont invités spécialement, et nous espérons qu'ils iront offrir en grand nombre à Notre-Seigneur dans cette pieuse chapelle les hommages de leur foi et de leur amour. Une grande messe sera chantée le matin, et un chemin de croix solennel sera prêché en plein air aux stations du bosquet dans l'après-midi. Le prix du voyage, depuis l'avenue LaSalle, Maison-neuve, jusqu'à la chapelle, et retour, est de 25 cts. — Les pèlerins trouveront près du sanctuaire un abri commode et tout ce qu'il faut pour une collation. Des trains partiront toutes les demi-heures, outre les trains spéciaux du Pèlerinage.



Le Miracle des Ulmes

LA paroisse des Ulmes-Saint-Florent, à quelques lieues de Saumur, fut illustrée au xvii^e siècle par un grand prodige eucharistique. Le samedi, 2 juin 1668, dans l'octave de la Fête-Dieu, pendant le salut, sur les sept heures du soir, en présence de plus de cent personnes et durant un quart d'heure, Jésus-Christ apparut dans l'hostie en forme humaine. " Il se forma comme un petit nuage, au commencement de l'apparition aussi bien qu'à la fin, sur le cristal du soleil (l'ostensoir) ; on vit la figure du Sauveur à demi-corps ou en buste, comme relevée en bosse et sortant du cristal, couvrant presque toute l'hostie qui ne paraissait qu'un peu aux deux côtés de la tête, ayant les mains croisées l'une sur l'autre, la droite sur la gauche, comme si elles eussent été liées. Ce corps était revêtu d'une robe blanche en forme d'aube. Le Sauveur avait les cheveux clairs bruns, tombant sur les épaules, partagés sur le front. Il apparut comme un jeune homme à peu près de l'âge de vingt-cinq ans, les yeux éclatants regardant le peuple, la tête un peu penchée sur l'épaule droite, la barbe séparée en deux pointes.

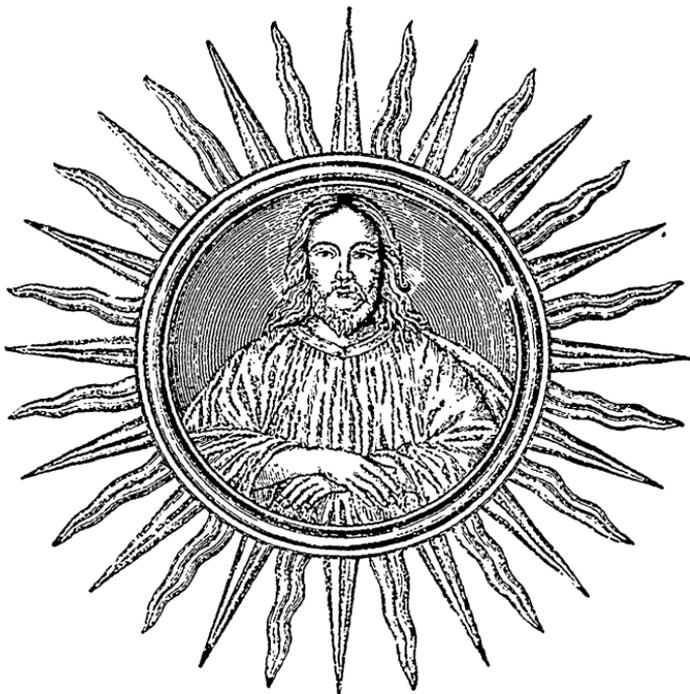
Le miracle s'opéra lorsqu'on chantait ces paroles : *Verbum caro panem verum*, qui sont à la fin de l'hymne *Pange lingua*.

Le curé s'en aperçut le premier et, doutant si ses yeux ne le trompaient pas, il demanda au vicaire s'il ne voyait rien dans l'hostie. Le vicaire lui répondit qu'il y voyait la forme d'un jeune homme, et en même temps il se leva et eut la hardiesse de prendre le soleil, de le descendre et de le poser sur l'autel où la même figure fut vue de tous les assistants....

Un I
présent
le peup
Le b
côtés. F
le fait pa
Cet é
prendre
quinze j
docteur

.... Le curé, s'étant tourné vers le peuple, dit à haute voix : *S'il y a quelque incrédule parmi vous qui doute de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur au Saint Sacrement (peut-être est-ce moi ?), qu'il approche, voilà Notre-Seigneur qui s'y fait voir manifestement.*

A ces parolies, grand nombre de personnes approchèrent et virent très distinctement la figure du Sauveur....



Un prodige si extraordinaire attendrit tous ceux qui étaient présents ; le curé et le vicaire pleuraient à chaudes larmes, et le peuple en répandit aussi une grande abondance. ”

Le bruit de cette apparition se répandit bientôt de tous côtés. Henri Arnould, qui occupait le siège d'Angers, “ apprit le fait par la voix publique et par une lettre du curé des Ulmes. ”

Cet évêque n'était pas homme à se laisser facilement surprendre ; aussi, ne se décida-t-il qu'à bon escient et qu'après quinze jours de réflexion à visiter les lieux. M. Le Royer, docteur en théologie, son aumônier et plus tard curé de la

ieues
rand
dans
r les
cent
ésus-
orne
petit
ition
; on
re-
oute
tête,
r la
t re-
vait
agés
s de
ple,
e en

lum
na.
e le
ans
l'un
isse
itel

paroisse de Feneu, l'accompagna dans cette visite, le 17 juin 1668. Cinq jours après, l'évêque fit imprimer une Lettre pastorale, dont on trouve le teneur dans la *Dissertation apologétique* de Grandet.

Entre autres choses, il est dit dans cette lettre, datée d'Angers, 25 juin 1668, " que Sa Grandeur a visité la sainte Hostie et qu'Elle a reconnu que l'apparition n'avait pu être causée par aucun artifice, ni par quelque réflexion de la lumière, ni par les voies ordinaires de la nature. "

La lettre pastorale, en outre, s'adresse aux protestants de Saumur : " Nous les conjurons de considérer que ce miracle si glorieux étant arrivé dans le temps que leur synode s'assemblait à Saumur et dans un lieu qui n'en est éloigné que de deux lieues, il semble que Dieu les appelle à haute voix à la créance commune et indubitable de l'Église touchant la réalité du Saint Sacrement. " Ensuite, le prélat ordonne que l'hostie sera gardée dans l'église des Ulmes " en une fenêtre. " Une niche rectangulaire d'environ trente-trois centimètres de large sur un peu plus de hauteur, qui se voit encore dans le mur septentrional du chœur, fut donc pratiquée à cet effet. Enfin la lettre pastorale prescrit que " tous les ans, le samedi dans l'octave du Saint Sacrement, l'anniversaire de cette apparition sera solennellement célébré dans la dite église. "

L'hostie disparut à la suite de la tourmente révolutionnaire. Mais l'église des Ulmes garde encore le souvenir du miracle de 1668. Dans le mur du chœur, à 1 mètre 66 centimètres d'élévation, se voit la niche dont nous avons parlé plus haut ; deux petites portes l'une devant l'autre closent cette niche ; la plus en retrait est à minces barreaux de fer, celle de l'extérieur est en bois. Sur la petite porte de bois est peint un ostensor rayonnant au centre duquel paraît l'image du Rédempteur. Au-dessous de la niche est encore l'inscription sur marbre noir relatant un extrait du mandement de Henri Arnauld : " Afin d'honorer la mémoire d'un si grand miracle et de la conserver à la postérité, nous ordonnons que la même hostie où l'apparition s'est faite, sera précieusement conservée dans l'église des Ulmes en une fenêtre bien sûre et dûment ornée qui sera faite à cet effet près du grand autel, du côté de l'Évangile. Mandement de Mgr Henri Arnauld, donné le 25 juin 1668. "





Messe Basse

*Le vieux prêtre, amaigri par l'austère vigile,
Officie à l'autel gothiquement construit,
Et du missel romain qu'il feuillette sans bruit
Les oraisons vers Dieu montent d'un vol agile.*

*C'est là que, chaque jour, sitôt que l'aube luit,
L'étole avec l'amict couvrant sa chair fragile,
Il immole, en disant les mots de l'Évangile,
Le Dieu qui par amour s'est fait homme pour lui.*

*Or, parfois, au moment où son regard se penche,
Il advient qu'au vitrail l'aurore qui grandit
Lance un rayon pourpré jusqu'à la nappe blanche...*

*Et le vieillard, soudain, se redresse, interdit,
L'âme d'un sentiment indicible hantée,
De voir, entre ses mains, l'Hostie ensanglantée !*

LUCIEN RENIER.]



Sainte Claire et les Sarrasins



NOTRE gravure de première page représente un fait célèbre, et qui démontre bien la puissance victorieuse du Dieu de l'Hostie contre les ennemis de la foi, surtout quand cette puissance est mise en œuvre par la prière et la confiance d'une âme sainte.

Dans le temps où Frédéric II, révolté contre l'Eglise, saccageait les villes d'Italie, la vallée de Spolète fut surtout en butte aux fureurs des armées impériales. Le prince avait même enrôlé des bandes de Sarrasins pour l'aider dans son œuvre de destruction. Un jour, une troupe de ces barbares, ivres de sang et de débauches, vint assiéger Assise. Le couvent de Saint-Damien, où vivait sainte Claire avec ses filles, s'offrit tout d'abord à leurs regards ; ce fut donc sur cet asile sans défense que se porta leur première attaque.

Pendant que les Sarrasins escaladaient les murailles en poussant d'horribles clameurs, les servantes de DIEU, épouvantées et tremblantes, étaient accourues autour de leur Mère, qu'une maladie retenait depuis longtemps sur un lit de douleur. La sainte, sans s'émouvoir du danger, ordonne à ses filles de la prendre sur leurs bras et de la conduire à l'entrée du monastère ; puis elle fait apporter devant elle le ciboire qui contenait le Très Saint Sacrement. Et là, à deux pas des ennemis qui frémissent de rage, prosternée dans une prière ardente : " Serait-il possible, ô mon DIEU, s'écrie-t-elle, que vous laissiez tomber aux mains des païens vos servantes désarmées, que j'ai nourries jusqu'à présent du pain de votre amour ? Gardez, Seigneur, je vous en conjure, ces âmes qui vous appartiennent et que je ne puis défendre moi-même. "

Aussitôt, du propitiatoire de la nouvelle alliance, elle entendit une voix, douce comme celle d'un enfant : " Je vous garderai toujours. " — " Mon DIEU, ajouta Claire, protégez aussi cette cité qui nous nourrit pour votre amour. " — Et le Sauveur de répondre : " Grâce à ton intercession, ma protection s'étendra aussi sur elle. " Alors la vierge, relevant son visage où rayonnait l'espérance : " Courage ! mes filles ; vous

Jé
trave
confi
intir
lèvre
Jés
pas s
l'affec
ayant
sentio
puyer
pieuse
DES BI
poitrin
donne
MOI ! p
AVEC L

n'aurez aucun mal ; comptez sur l'amour de notre DIEU ! ”

Au même instant, saisie d'une inspiration divine, elle se lève, prend le ciboire, s'avance sur la brèche que les envahisseurs étaient prêts à franchir et leur présente l'auguste Sacrement. O prodige ! les barbares tombent aveuglés par les rayons d'une lumière céleste ; la troupe entière est prise d'une terreur panique et s'enfuit en désordre. Le monastère était sauvé et la ville échappait au pillage.

JÉSUS-CHRIST ET MOI !



ILLE est sensible, intime, féconde en force et en joie, cette pensée : JÉSUS-CHRIST ET MOI ! Jésus-Christ, c'est Dieu ayant pris notre humanité ; Dieu DEVENU L'UN DE NOUS, demeurant matériellement avec nous, comme un père, un ami demeurent dans la même maison que nous, — ayant sa chambre près de la nôtre, nous conviant tous les jours à sa table, ne voulant jamais, même pour un jour, se séparer de nous.

Jésus-Christ, c'est Dieu conversant avec nous, non pas à travers l'espace, par des lettres échangées ou par des paroles confiées à des messagers fidèles, ou même par des inspirations intimes, mais Dieu ayant réellement un corps qui vit, des lèvres qui parlent, des mains qui bénissent.

Jésus-Christ, c'est Dieu nous manifestant son amour, non pas seulement par l'abondance des biens matériels, et par l'affection qu'il inspire pour nous aux créatures : mais Dieu ayant pris lui-même UN CŒUR DE CHAIR, pour que nous le sentions battre contre le nôtre, — DES LÈVRES, pour les appuyer contre nos lèvres, avec l'affection de la mère baisant pieusement son enfant, — DES MAINS pour nous relever, — DES BRAS pour nous serrer miséricordieusement contre sa poitrine, et nous faire *sentir* qu'il nous aime et qu'il nous pardonne ! Voilà ce qu'est Jésus-Christ ! et tout cela, IL L'EST POUR MOI ! pour moi, comme si j'étais seul sur la terre, TOUT SEUL AVEC LUI !

Et quand je viens m'agenouiller devant le tabernacle, je puis dire avec un profond sentiment de conviction et d'amour : IL EST LÀ ! Il y est renfermé, comme ma mère quand elle est assise dans sa chambre à côté de la mienne, et me voyant à travers les murs.

Il est là ! et c'est lui qui m'a envoyé un ange pour me dire : VIENS ! et maintenant, il me regarde, il laisse épancher son cœur ; et JE LE RENDS HEUREUX d'être là.

Qui ne comprend les suaves émotions de Marie Eustelle, les tressaillements du Père Eymard et ces paroles ardentes de l'un de ses disciples : " Qu'il fait bon ici, on y oublie toutes " ses peines, on se trouve à cent lieues de la terre, on ne songe " aux hommes qu'autant qu'on demande grâce pour eux, et " l'on voudrait avoir mille cœurs pour consoler le DÉLAISSÉ du " tabernacle et mille bouches capables des paroles les plus " enflammées pour gagner tous les hommes à l'amour de cet " adorable Maître ! "

Et quand sur l'autel, à la sainte Messe, à l'Exposition, je suis devant la sainte Hostie, je puis me dire : LE VOILÀ ! — Voilé sans doute à mes regards humains, comme l'âme de mon frère est voilée à mes sens, mais il est LÀ RÉELLEMENT à cette place, et je puis regarder cette hostie consacrée avec la conviction que cette hostie est Jésus-Christ, le même Jésus-Christ qui parlait, qui agissait, qui vivait avec Marie sa mère.

Et alors, comment ne pas rester devant cette hostie à adorer, à aimer, à contempler, à jouir, à pleurer ?

Et, quand au moment de la sainte Communion, l'hostie consacrée est déposée sur mes lèvres, je puis dire, toujours avec la même conviction et le même amour : C'est bien JÉSUS-CHRIST Dieu-Homme, que touchent mes lèvres.

Dieu m'entourait, me pénétrait de sa présence ; Dieu me touchait, mais moi, je ne le touchais pas.

Mais vous, Jésus-Christ, oh ! comme vous avez compris les aspirations de mon pauvre cœur, le besoin qu'éprouvait ce corps que vous avez créé de se sentir vivifié par le contact d'une nature comme la sienne ! et vous avez pris cette nature et vous êtes venu vous prêter, vous donner, vous unifier avec nos sens !

Voilà quelques-unes des pensées que fait naître cette parole : JÉSUS-CHRIST ET MOI.

Oh ! celui qui la comprendrait un peu seulement, comme il verrait sa vie se dégager des préoccupations, des inquiétudes, des soucis ; — son cœur se calmer, s'apaiser, se sentir plus dévoué ; — son caractère s'assouplir, — ses peines non pas

douce
—
Et
presq
" Suis
Dis
rible !
Et p
Et l
signe :
Une
— A
temps c

s'alléger peut-être, mais se *diviniser* en quelque sorte et se changer en couronne pour le ciel ; — son *visage* même reflète quelque chose de la paix, de la joie, de la bonté que reflétait le visage de Jésus !

Les conclusions pratiques sont bien simples :

Si JÉSUS-CHRIST est avec moi je dois le VISITER.

Si JÉSUS-CHRIST est pour moi, je dois le CONSULTER, le PRIER, le SERVIR, attendre TOUT DE LUI.

O JÉSUS, aidez-moi à pratiquer *ces actes que je vous dois*, et à les inspirer à mes frères !



ET SURTOUT PAS D'EMOTION !



Le docteur arrive.

— Madame, je ne puis plus longtemps vous le dissimuler, votre mari est gravement atteint. Je ne désespère pas de le sauver ; mais veillez-le, soignez-le : *et surtout pas d'émotion !*.

Les amis arrivent.

Ils serrent la main du malade, lui tâtent le pouls, le regardent :

— “ Ca va mieux, mon ami ! ”

Et ils descendent l'escalier, doucement,

doucement ; et entre eux ils chuchotent :

— “ Pauvre diable, il est perdu ! ”

Et lui, il a fixé leurs regards, interrogé leur silence, compris presque leur sourire. Et il n'ose pas demander à sa femme : “ Suis-je bien mal ? ”

Discretion funeste ! Incertitude poignante, ou illusion horrible !

Et personne, autour de lui, n'ose rompre le silence lugubre.

Et la femme ne voit rien, n'entend rien que la sinistre consigne : *Et surtout pas d'émotion !*

Une voisine arrive.

— Ma chère dame, je vous en prie, il est temps, grand temps de faire appeler le prêtre.



— Que dites-vous... Mon mari a encore toute sa connaissance !

— Mais précisément, Madame, il ne faut pas attendre qu'il l'ait perdue.

— Comment ?

— Il faut bien qu'il offre à Dieu au moins les dernières minutes de sa vie, qu'il fasse un bon acte de contrition...

— Mais nous allons le tuer, ma chère. S'il voit le prêtre...

— Le prêtre lui apporte la parole de Dieu. Les bonnes paroles ne tuent pas, ce me semble ?

— Mais les sacrements ?...

— Hé quoi ? vous croyez sérieusement que Dieu les a institués pour tuer les malades ?...

— Je ne dis pas cela ; mais... Tenez, croyez-moi : c'est plus prudent d'attendre ; oui, c'est plus prudeut..."

Et l'imprudente femme tourne le dos à la visiteuse.

C'est le refrain éternel et idiot : *Et surtout pas d'émotion !*

L'agonie arrive.

Les yeux se voilent, la sueur perle sur le front, le râle commence. Le malade ne se croyait pas si près de sa fin.

Hier même, il a éprouvé un peu de mieux, il s'est senti renaître, il s'est raccroché, des deux mains, à l'espérance.

Et le voilà qui s'en va, tranquillement, dans la mort, comme il s'en allait tranquillement, naguère, dans le sommeil...

Il va mourir selon la formule : *Et surtout pas d'émotion !*

Le prêtre arrive enfin.

La servante s'est précipitée à la cure :

— " Venez vite, monsieur l'abbé !..."

Le prêtre est venu. Devant lui, un visage blême, des yeux caves, un souffle, l'immobilité.

Il se penche vers le moribond :

— " M'entendez-vous, mon ami ? Serrez-moi la main. "

Rien !...

Sur ce corps de marbre, il jette à la hâte une absolution, il fait une onction suprême... vaille que vaille !...

Et l'éternité est jouée !...

La mort arrive, le jugement arrive, l'éternité...

Allez vous reposer, Madame... *Et surtout pas d'émotion !*

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 16 Aout, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

J
Jea
tim
asse
Un
poic
elle
C
sain
mati
sans
famii
le dé
Dieu
de se
Saint-
Qu
premi
dont
aux y
cesser
rayoni
dégage
la rem
aux hé
Saint
seul joi
qu'il av
Pour
dans la
votion e

Saint Jean-Baptiste de La Salle

Fondateur et Patron des Ecoles Chrétiennes

CANONISE LE 24 MAI DERNIER

(suite et fin.)

Sa dévotion à la messe.

Depuis le jour de son entrée dans la cléricature, la vie de Jean-Baptiste de La Salle n'avait été qu'une préparation continue à l'offrande du divin Sacrifice. " Peut-on être jamais assez préparé, disait-il, aux fonctions augustes du sacerdoce ? Une charge redoutable aux anges mêmes, une dignité dont le poids a paru accablant aux plus saints personnages ne doit-elle pas faire reculer un pécheur tel que moi ? "

Ce fut au lendemain de son ordination sacerdotale que notre saint monta pour la première fois à l'autel. Il le fit à une heure matinale, dans une chapelle retirée de la cathédrale de Reims, sans aucune solennité, entouré seulement de son heureuse famille. Le motif de cette conduite fut, dit un de ses historiens, le désir de se conserver dans le recueillement, dans l'union à Dieu, dans les impressions toutes fraîches encore de la grâce de son ordination, et dans l'attention aux mouvements du Saint-Esprit.

Qui dira dans quels sentiments le nouveau prêtre offrit ce premier sacrifice ? La ferveur de son âme, les grâces intérieures dont elle fut favorisée durant cette action auguste, parurent aux yeux des assistants dans les larmes abondantes qui ne cessèrent de couler de ses yeux, dans l'éclat particulier qui rayonnait sur son visage, dans la mystérieuse majesté qui se dégageait de toute sa personne. Spectacle sublime qui, selon la remarque du biographe, aurait été capable d'imprimer la foi aux hérétiques les plus obstinés.

Saint Jean-Baptiste de La Salle ne se départit jamais, un seul jour de sa vie, de cette gravité, de cette profonde religion qu'il avait fait paraître au jour de sa première messe.

Pour exciter sa foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie, et concevoir des sentiments de dévotion en ce divin mystère, il suffisait de voir M. de La Salle

à l'autel. Parmi les personnes qui assistaient à sa messe, un grand nombre n'y venaient que par le désir de s'édifier à la vue de son recueillement, de son respect et de sa ferveur dans l'accomplissement des saints mystères.

Il employait toujours à s'y préparer un temps considérable, et ne voulait être détourné de cette préparation pour quelque raison que ce fût. Quand on venait alors lui parler d'une affaire, quelque pressée qu'elle pût être, il répondait tranquillement qu'il y prêterait l'oreille après la messe.

Telle était l'union du serviteur de Dieu au souverain prêtre Jésus-Christ, qu'il paraissait comme transfiguré au saint autel et que son visage rayonnait d'un éclat céleste. Son cœur inondé de joie, ressentait des palpitations extraordinaires, " qui se faisaient entendre dans toute la chapelle. " Souvent, après qu'il avait communiqué au corps du Sauveur, son âme ravie en extase se perdait dans la contemplation muette de la bonté divine, Puis descendant de l'autel, et emportant dans sa poitrine le Dieu qui se nomme un feu consumant, il se plongeait dans une longue et profonde action de grâces, durant laquelle on l'eût cru totalement privé de sentiment.

On le vit souvent rentrer dans la sacristie tout hors de lui-même et si transporté de l'amour divin, qu'il lui fallait reprendre haleine, et parfois même s'asseoir et attendre au moins un quart d'heure avant de pouvoir déposer les ornements sacrés.

Les heureux témoins de sa ferveur l'attendaient ordinairement au sortir de l'église pour le consulter et recevoir comme un rejaillissement des grâces dont son âme s'était remplie dans la célébration des saints mystères. Chacune de ses paroles en effet avait alors une expression de singulière douceur dont l'action bienfaisante se faisait sentir à ses interlocuteurs.

Parfois aussi il sortait de son action de grâces si pénétré de la pensée des grandes choses qu'il venait d'accomplir, si absorbé par l'union divine qu'il venait de contracter, qu'il n'était pas en état de converser avec les créatures. Aussi bien ces dernières se gardaient-elles d'interrompre ce mystérieux commerce ; la seule vue du saint prêtre leur était une prédication aussi efficace que celle qui leur fût venue par ses paroles.

Considérant l'offrande du Saint Sacrifice comme la fonction principale et essentielle du sacerdoce, M. de La Salle s'était fait une obligation de n'y manquer jamais. Il ne fallait rien moins que la maladie ou une impossibilité absolue pour qu'il dérogeât à cette sainte pratique ; cette privation lui était plus pénible que ses souffrances et même, dans ces cas, l'ardeur de son désir de s'unir à Jésus-Christ lui faisait subitement re-

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 28

Le Précieux Sang

I. — Adoration.

Je crois de tout mon cœur, avec l'Eglise catholique, que tout votre Sang, ô Jésus mon Sauveur et mon Dieu, est contenu, est présent dans le Très Saint Sacrement : présent dans votre corps caché sous les espèces, comme dans votre corps assis sur le trône du ciel.

Je l'adore comme le Sang de mon Dieu ; je crois que chacune de ses gouttes est unie au Verbe, immédiatement, sans séparation possible, et véritablement divinisée par ce contact merveilleux et cette assumption ineffable.

Je l'adore et je l'aime avec la joie de mon cœur, car c'est un Sang vraiment humain et de même nature que le mien ; c'est le Sang pris de Marie, qui a coulé de son cœur, s'est nourri et augmenté de son lait ; et qui garde toujours, par un merveilleux privilège de l'amour du Fils pour sa mère, le parfum virginal de sa source immaculée.

Je l'adore et le révère avec une sainte crainte, car c'est le Sang du doux Agneau égorgé à cause de mes péchés ; il s'est échappé des veines du Christ avec d'immenses douleurs : le Sacrement contient tout ce Sang répandu pour l'amour de l'homme et pour l'expiation de ses crimes.

Je l'adore dans le triple état qu'il revêt en l'Eucharistie : je crois qu'il est présent dans sa totalité dans l'Hostie du tabernacle, y animant la vie perpétuelle de Jésus et faisant resplendir ses cinq plaies adorables.

Je crois qu'il est répandu sous l'apparence distincte du vin au Sacrifice, reproduisant ainsi l'acte final qui le sépara du corps du Christ et donna la mort au Sauveur ! mais en même temps je le crois présent sous l'une et l'autre apparence, inséparablement uni à la chair du Sauveur et à sa divinité.

Je crois enfin qu'il se donne réellement et dans sa totalité à la Communion ; je crois qu'il demeure dans le com-

muniant pour vivifier, rafraîchir et féconder sa vie surnaturelle, tant que durent les saintes Espèces. — Partout, c'est le Sang véritable, très saint, très précieux, très divin du Fils de Marie et du Fils de Dieu, le Sang du Sauveur ressuscité et glorifié. A lui adoration, louange, honneur et bénédiction !

II. — Action de grâces.

Rendez grâces, remerciez, entrez dans l'admiration de la reconnaissance devant les prodigalités et les efficacités bienfaisantes du précieux Sang : toutes les effusions de ces prodigalités sont pour nous ; pour nous aussi et pour notre salut, tous les merveilleux effets de ces efficacités toutes-puissantes.

Ses prodigalités. — Il a coulé dès le berceau sous le couteau de la circoncision ; puis pendant toute sa Passion : de son front, de ses épaules, de ses mains et de ses pieds, de son cœur, de tout son corps.

Et tout ce Sang répandu successivement par tant de voies jusqu'à son complet épuisement, il le répand et le verse tout entier et d'un seul coup dans chacune des Hosties consacrées qui couvrent la surface de la terre !

Et nous sommes mille, cent mille à communier chaque jour : et il multiplie ses effusions pour se donner à tous : malgré cela chacun ne le reçoit pas moins pleinement ; et tous boivent au même calice et s'y abreuvent, et l'épuisent jusqu'à la dernière goutte.

— Et ses merveilleuses efficacités, comment les décrire, comment les louer dignement ?

Il purifie : c'est lui qui a lavé le monde de ses crimes et qui purifie chaque jour les âmes, en s'écoulant en elles par tous les sacrements, surtout par celui de l'Eucharistie : car c'est le vin de la virginité.

Il fortifie : c'est un vin généreux, réconfortant, un élixir de vie ; il assouplit les facultés de l'âme, aiguise l'intelligence, raffermi la mémoire, chauffe le cœur et le remplit d'enthousiasme, d'ardeur, de générosité.

Il réjouit : il enivre, il dilate le cœur, chasse la tristesse, dissipe les sombres pensées, relève le découragement, ranime le désespoir : *Dedit et tristibus Sanguinis poculum !*

Il guérit : il cicatrise les plaies du péché, répare les ravages causés par les longues habitudes ; c'est un collyre et un baume tout-puissant pour toutes les plaies de l'âme.

Jésus, qui avez déposé dans la vivifiante liqueur de votre précieux Sang toutes les vertus, toutes les saveurs, tous les baumes, tous les charmes et toutes les ivresses, ah ! soyez béni, remercié, glorifié à jamais pour cet innarrable don !

III. — Réparation.

Les effusions de votre Sang, ô Jésus mon Sauveur, si salutaires et si bienfaisantes pour moi, ont toujours été pour vous, doux Agneau, ou pleines de douleur ou pleines d'humiliation : douleur pendant votre vie ; humiliation dans votre Eucharistie.

Combien de ceux qui connaissent l'Eucharistie, songent à y adorer votre précieux Sang, ô Jésus, et à lui rendre ce culte d'honneur, de reconnaissance et d'amour qu'il mérite à tant de titres ? Combien savent distinctement et sa présence, et sa nature, et son action et ses qualités glorieuses ?

Que dire de tous ceux qui, ayant déserté le chemin de la Table sainte, et ayant tout à fait délaissé l'Eucharistie, ne rendent plus à votre Sang le culte que leur titre de chrétien et vos droits de Sauveur leur font pourtant un devoir absolu de lui rendre ?

C'est une humiliation nouvelle pour ce Sang généreux, de se répandre dans nos âmes si souvent, si abondamment, sans arriver à secouer leur apathie, à réchauffer leur froideur, en un mot, sans pouvoir les faire vivre d'une vie surnaturelle, active et généreuse : c'est l'humiliation de la stérilité pour le principe le plus actif de la vie !

C'est une humiliation qui va jusqu'à l'insulte, l'outrage et l'ignominie, que celle que subit votre Sang précieux quand il est reçu dans des cœurs sacrilèges, où il est mis en contact avec leur sang impur, dans lequel fermentent toutes les corruptions !

Hélas ! j'ai bien abusé de votre Sang, Jésus, qui le répandez au prix de tant de souffrances et d'humiliations ! J'en ai abusé et je l'ai négligé ; je n'en ai pas profité et j'ai annulé sa puissance ; chacun de mes péchés était un outrage à votre Sang adorable, une souillure que je lui imprimais, une ignominie que je lui imposais ; et si j'ai communiqué indignement une seule fois, je me suis rendu " coupable du Sang du Sauveur ", selon ce que dit saint Paul.

Je veux réparer désormais par la fuite du péché ; par la réception fidèle et fréquente de la communion ; je veux savoir et honorer votre Sang ; me prêter par une généreuse coopération à l'œuvre sanctifiante qu'il vient faire en moi.

IV. — Prière.

“ Nous vous en prions, ô Seigneur, venez au secours de vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux Sang : *Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* ”

Prions donc par le précieux Sang de Jésus : le Sang de Jésus est une voix de miséricorde et de pardon : *Melius loquentis quam Abel* ; c'est la voix du pontife et du médiateur suprême ; voix puissante, puisque c'est le Sang du propre Fils de Dieu ; voix qui ne se tait pas, puisque ses plaies le représentent toujours au yeux du Père ; voix qui chaque jour, à chaque instant du jour, fait entendre, en s'immolant au Saint Sacrifice, une prière plus solennelle, la prière de tout le peuple chrétien ; voix qui part du cœur de chaque homme qui reçoit la communion, lequel peut alors présenter à Dieu le Sang de Jésus comme son propre sang.

Ah ! quel concert de prière, perpétuelle, universelle, ardente, humble et sacrifiée, sort de toutes les Hosties consacrées, dans chacune desquelles prie, supplie, intercède avec tout l'amour, toute l'ardeur dont il est capable, le Sang de Jésus !

Prions par le Sang de Jésus : c'est une rançon et le prix de toutes les grâces que nous avons à obtenir. Il a tout payé d'avance et surabondamment ; grâces de conversion, de retour, de lumière, de délivrance ; grâces pour persévérer et pour avancer ; grâces de la vie et grâces de la mort : le ciel lui-même et la gloire éternelle, le précieux Sang de Jésus nous a acquis, gagné et payé tout cela ; et il est d'un prix infiniment supérieur à tout cela. Offrons-le donc et payons avec ce Sang ; car il est à nous : sa pureté, sa générosité, sa valeur intrinsèque, ses douleurs, ses humiliations, il nous met tout entre les mains ; servons-nous-en donc avec confiance ! Par nous-même, rien ; avec le Sang de Jésus, tout !

trouver des forces suffisantes pour satisfaire sa dévotion : plus d'une fois on l'a vu se lever de son lit de douleur, malgré l'avis des médecins, et se trainer ou se faire conduire à l'autel, soit pour y célébrer, soit pour y communier.

Son zèle pour la Communion fréquente.

Notre Saint se montra toujours l'ennemi acharné d'une secte impie, celle des Jansénistes qui exerçait alors de grands ravages en France et qui avait pour but, en inspirant une crainte excessive, de diminuer la foi en la bonté divine et d'éloigner les chrétiens de l'Eucharistie, manifestation vivante et permanente de cette divine bonté. Il a écrit des pages admirables sur l'auguste Sacrement de l'autel, dans lesquelles " il déploie une précision et une supériorité de doctrine qui ne sont égalées que par le feu et l'énergie avec lesquels il s'exprime. " Il s'est surtout attaché à établir la nécessité de la fréquente communion, les secours qu'elle apporte à l'âme chrétienne, et y exhorte avec une force et une onction qui montrent assez qu'il ne puisait nulle part ailleurs la grâce dont ses hautes vertus étaient l'épanouissement.

" Notre âme, dit-il, a besoin d'être nourrie et fortifiée aussi bien que notre corps, sinon il est impossible qu'elle se soutienne. " Rappelant alors que Jésus-Christ, dans son infinie bonté, a fait de sa chair adorable l'aliment de nos âmes, il ajoute : " Mangez donc ce pain, volontiers, avec affection et *le plus souvent que vous pourrez.* "

Il énumère ensuite les avantages de la communion et ses vivifiants effets dans l'âme chrétienne, dont le principal est de la préserver du péché. Il dit à ce propos : " Puis donc que vous ne pouvez pas trouver un remède plus prompt et plus efficace à vos tentations et à vos chutes, que la réception du corps de Jésus-Christ, *recevez-le souvent*, afin que, par son moyen, votre âme ne tombe pas aisément dans aucun péché. " Il dit encore : Nourrissez-vous *souvent* de cette viande de l'Eucharistie pour vous fortifier entièrement et pour vaincre tous les obstacles de votre salut. "

Et s'adressant aux âmes indifférentes ou craintives qui ne s'approchent que rarement de la Table Sainte, il leur dit : " Est-il possible que Jésus-Christ même vous assure que vous vivrez d'une vie éternelle en mangeant de ce pain, qui est Dieu même, et que vous ne vouliez pas en manger, ou que vous n'en mangiez que rarement ! "

Et il ajoute : " Les grands avantages qu'on se procure en communiant *souvent* sont cause que le démon fait son possible pour en engager plusieurs à ne communier que rarement, sous de faux prétextes qu'il leur met dans l'esprit. "

Puis, d'un mot, il indique la cause principale de cette abstention. " C'est *par défaut de foi* que les hommes s'éloignent de la communion. "

Examinant ensuite en détail les raisons alléguées par ceux qui communient rarement : " Il en est, dit-il, qui sont portés à s'abstenir de la communion à cause des tentations dans lesquelles ils se trouvent. " — Et il répond : " Bien loin que les tentations soient une indisposition pour communier, au contraire, *plus on est tenté et plus on doit avoir recours à la communion*, qui est un remède pour affaiblir vos tentations. "

" D'autres, continue le bienheureux, se sentent éloignés de la communion parce qu'ils voient toujours en eux des défauts. — Si vous attendez pour communier, répond-il, que vous soyez sans défauts, vous ne communiez de votre vie. " Et il ajoute : " *C'est pour devenir saint qu'on communie et non parce qu'on est saint.* "

Et à ceux qui craignent de s'approcher fréquemment de la Table Sainte parce qu'ils font des chutes, il répond : " Malgré vos communions vous tombez : ce serait bien pire si vous ne communiez pas. "

À ceux qui s'effraient de la communion sous prétexte " qu'ils n'en tirent aucun fruit " et qui s'imaginent " que c'est abuser d'un si auguste mystère que d'y participer si souvent sans aucun profit pour le bien de leur âme, " il fait cette admirable réponse : " Ne comptez-vous pour rien que la communion vous exempte du péché mortel ? Cela seul est sans doute un bien inestimable, qui devrait vous faire désirer de communier *tous les jours.* "

Enfin à ceux qui refusent de communier parce qu'ils ne sentent point de dévotion : " Il n'est pas nécessaire pour communier d'avoir une dévotion sensible... *la véritable (dévotion) consiste dans une grande horreur pour le péché.* "

Sa dernière Messe et sa dernière Communion.

Aux épreuves morales et aux croix de toutes sortes qui se multipliaient autour du Serviteur de Dieu étaient venues s'ajouter des infirmités précoces, contractées dans l'exercice d'une vie pauvre et mortifiée. M. de La Salle y vit un avertissement

des approches de la mort. Dès ce moment il se prépara à aller paraître devant Dieu et concentra toutes ses pensées sur les fins dernières : " Je ne veux plus dorénavant, répondait-il à ceux de ses religieux qui le venaient consulter, je ne veux plus penser qu'à la mort, qui me doit bientôt séparer de toutes les créatures. "

Cependant ses forces allaient s'affaiblissant de jour en jour, et ses douleurs devenaient plus vives. Un accident survenu dans le commencement du mois de mars vint soudainement aggraver son mal et hâter la crise suprême. Calme et souriant à la perspective de sa fin prochaine, invariablement fidèle à suivre les exercices de communauté tant que ses forces le lui permirent, il disait : " J'espère que je serai bientôt délivré de l'Égypte pour être introduit dans la véritable Terre promise. "

La fête de saint Joseph, Patron de l'Institut des Frères, arriva. L'état du vénéré malade était loin de s'améliorer. Mais, plein de confiance en la puissance du Saint Patriarche, pour lequel il avait toujours eu une dévotion particulière, M. de La Salle sollicita de sa bonté la grâce de pouvoir offrir pour la dernière fois le Saint Sacrifice au jour de sa fête. Cette faveur lui fut accordée. Au grand étonnement de sa famille religieuse, que ce mieux inattendu remplit de joie et d'espérance, le Serviteur de Dieu put se lever, le 19 mars, et se rendre à la chapelle. Là, avec autant d'aisance que s'il n'eût jamais souffert, il se revêtit des ornements sacrés et s'apprêta à monter au saint autel. Comment décrire la scène majestueuse et touchante de ce dernier sacrifice ? Jamais les frères n'avaient vu leur bien-aimé Père ni si recueilli, ni si radieux.

Il leur semblait qu'une vie nouvelle, une sorte de résurrection inespérée allait leur rendre miraculeusement et pour de longues années encore ce père vénéré.

Mais ce n'était là qu'un rêve. Dieu, dans sa sagesse, voulait couronner les mérites de son serviteur. Le soir de ce jour qui s'était levé si plein d'espérance, M. de La Salle se remit au lit, vaincu par ce suprême effort. Sentant son mal s'aggraver, il demanda lui-même à recevoir les derniers sacrements. Le mardi-saint, on lui promit de lui apporter le lendemain le saint Viatique.

Tout occupé de la pensée de la royale Visite qu'il allait recevoir, et désireux de voir déployer en cette solennelle circonstance toute la pompe possible, il demanda qu'on ornât sa chambre ainsi que les corridors par où Notre-Seigneur devait passer. Quant à lui, il passa la nuit entière à disposer son âme à recevoir l'Hôte céleste, l'appelant de ses vœux et lui renou-

velant d'heure en heure les protestations de son amour. Enfin, dès le matin du mercredi-saint, réunissant dans un suprême effort ses forces défaillantes, il demanda et obtint, malgré les instances qui lui étaient faites d'avoir égard à sa faiblesse, de se lever pour recevoir Notre-Seigneur d'une façon plus convenable. On le revêtit donc de ses habits, d'un surplis et d'une étole, et on le fit asseoir sur une chaise. Quand le son de la clochette vint annoncer l'approche du Divin Visiteur, le saint vieillard, retrouvant une vigueur nouvelle, et soutenu surtout par l'ardeur de son amour et de ses désirs, se leva et s'avançant à la rencontre du prêtre, il se prosterna devant son Dieu.

Puis, le visage radieux, le regard enflammé d'un feu céleste, les lèvres frémissantes d'émotion, de joie et d'amour, il reçut pour la dernière fois Celui qui bientôt allait se donner à lui dans l'éternelle étreinte de la possession béatifique.



Une Communion en Océanie



ENDANT la nuit du 24 Mars 1888, un ouragan s'était déchainé sur l'île de Samoa en Océanie. Vers les onze heures de la nuit, à la lueur des éclairs qui déchiraient le ciel au dessus de la forêt, le vent commença à tourbillonner d'une manière terrible, emportant les branches des arbres et les pauvres moissons arrachées du sol dans une danse effrénée.

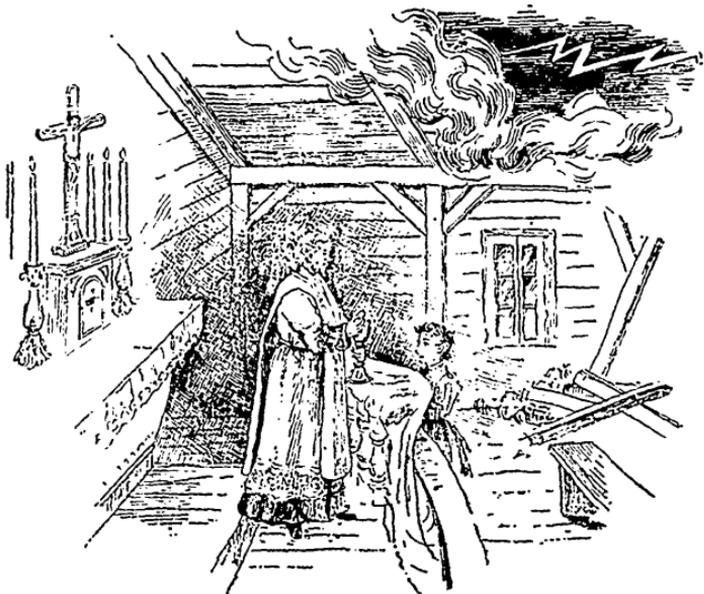
Le P. Delahaye, missionnaire mariste, venait de se jeter sur son lit, brisé par une journée de chaleur tropicale passée toute entière à confesser les pauvres sauvages. Le lendemain, jour de Pâques, il aurait le bonheur de voir tous ses enfants autour de la Table des Anges ; demain, il goûterait la plus grande des consolations, qui est d'assister à la victoire de son propre apostolat.

Alourdi par la fatigue, il n'avait pas entendu le grondement des premiers coups de tonnerre ; son esprit, absorbé en Jésus, rêvait de la Table des Anges.

Cependant, l'ouragan sifflait avec des lamentations terribles au travers des arbres secoués, pendant que les faibles cabanes, flagellées par les rafales, oscillaient comme la carène d'un vaisseau pendant la tempête.

Le P. Delahaye, s'étant réveillé, saisit son crucifix et se dirigea vers la porte pour sortir ; mais la porte était comme clouée par le vent et il ne put la remuer d'un doigt. Le missionnaire s'ouvrit alors une brèche à travers la glaise et les roseaux formant les parois, et se précipita par l'ouverture. A l'instant même, le vent, envahissant l'intérieur de la hutte, en soulevait le toit d'un seul effort et le jetait sur les ruines d'autres cases détruites.

Dans les rues étroites transformées en torrents, il était impossible de se tenir debout ; l'intrépide missionnaire réussit finalement à se traîner jusqu'à l'église. L'église, plus solide que



les huttes, résistait encore ; mais les murs tremblaient avec des craquements sinistres, et le vent tournoyait en une ronde furieuse autour de l'édifice, l'inondant d'une avalanche d'eau et de boue.

Une faible voix, presque un soupir, frappa l'oreille du missionnaire. En même temps un éclair brilla et lui montra, agenouillé près de l'autel, le petit Simi, un de ses néophytes, un ange de douze ans à peine, à la chevelure noire comme l'ébène, à l'expression de candeur naïve.

— Simi, cria le missionnaire en l'attirant contre sa poitrine, mon pauvre enfant !

Une rafale de vent renversa tout-à-coup le portique et pé-

nétra dans l'église, réunissant dans un étroit embrassement le vieux missionnaire et le petit enfant. Celui-ci avait passé toute la nuit auprès de Jésus, qu'il devait recevoir le lendemain dans son cœur pour la première fois.

Le vent faisait rage dans la pauvre chapelle et menaçait de la renverser d'un moment à l'autre. Le missionnaire monta à l'autel et ouvrit le tabernacle. À la lueur de la petite lampe, le ciboire brilla .. Là aussi, Jésus attendait le lendemain pour descendre dans le cœur de ses fils.

Le Père Delahaye saisit le vase sacré, le serra contre sa poitrine émue, et se disposait à s'éloigner en toute hâte.



— Père ! père ! s'écria une voix enfantine, vois comme la tempête rugit au dehors : oh ! donne-moi Jésus !

Et le petit Simi, à genoux sur le dernier degré, pendant que l'eau envahissante fouettait ses pieds glacés, tenait ses bras croisés sur son cœur et ses lèvres ouvertes dans une attente pleine de foi et de désir.

Un coup de vent plus terrible frappa à ce moment les murs déjà ébranlés. Le missionnaire, n'hésitant plus, prit une petite hostie, prononça les paroles saintes et déposa le corps du Seigneur sur les lèvres du petit innocent. C'était sa première Communion !..

Un second tourbillon éclata à l'improviste avec le bruit d'une décharge de canon. À travers le toit ravagé, le mission-

naire vit courir au-dessus de lui les nuages sillonnés par les éclairs ; puis soudain un coup de foudre le renversa mort sur le sol.

La chapelle s'éroulait ; les flots l'inondaient à torrents. Au loin, les plaintes et les gémissements se confondaient avec le bruit des vagues donnant l'assaut aux rochers.

Le matin, le village n'était plus qu'une ruine. À peine le soleil, traversant les derniers nuages, jetait-il un peu de clarté sur cette hécatombe. Les pauvres indiens, affolés par cette nuit de terreur, coururent à leur petite chapelle.

Les longues cannes de bambou jonchaient le sol. Au dessous d'elles, la tête penchée sur sa poitrine, et comme ravi dans un songe extatique, gisait le missionnaire. À ses pieds un enfant, encore agenouillé, serrait contre son cœur un brillant ciboire.

Simi, le petit Simi, survivant à cette ruine, adorait Jésus qui avait daigné le choisir pour son gardien. Les indiens s'agenouillèrent tremblants à leur tour.

Le petit Simi se leva en silence. C'était le jour de Pâques, et le prêtre manquait... c'était donc lui qui devait en remplir les fonctions. Pendant que sur les nuées mises en fuite se dessinait en vives couleurs l'arc-en-ciel des tropiques, l'innocent enfant prit les blanches hosties et les déposa toutes sur les lèvres des chrétiens encore stupéfaits du malheur qui venait de les frapper.

Et quand, après une fervente action de grâces, tous se relevèrent du milieu des ruines, ils virent que personne d'entre eux ne manquait à l'appel. Jésus avait accepté la vie du Père pour celle de ses fils. Jésus avait réservé à tous l'épreuve, mais à tous il avait accordé la force et la joie de se nourrir de Lui.

⇒ Petit Vitrail ←

*Jésus à barbe blonde, aux yeux de saphir tendre,
Sourit dans un vitrail ancien au défunt chœur
Parmi le vol sacré des chérubins en chœur
Qui se penchent vers Lui pour l'aimer et l'entendre.
Des oiseaux de Sion aux claires ailes calmes
Sont là dans le soleil qui poudroie en délire,
Et c'est doux comme un vers de maître sur la lyre,
De voir ainsi, parmi l'arabesque des palmes,
Dans ce petit vitrail où le soir va descendre.
Sourire, en sa bonté mystique, au fond du chœur,
Le Christ à barbe d'or, aux yeux de saphir tendre.*

ÉMILE NELLIGAN

T'aimer, c'est le Ciel !

ORGUE

Andantino. *p* *Cresc.* *Dimin.* *Rit.*

The organ introduction consists of two staves. The right hand starts with a treble clef and a key signature of one flat (B-flat). The tempo is marked 'Andantino' and the dynamics begin with a piano (*p*) marking. The piece features a series of ascending and descending melodic lines, with dynamic markings for crescendo (*Cresc.*), diminuendo (*Dimin.*), and ritardando (*Rit.*).

Andantino

p Tu viens de com-pler mon at - tré - te, Sei - gneur, en t'a-baisant vers

p Tu viens de com-pler mon at - ten - te, Sei - gneur, en t'a-baisant vers

The first system of the song features a vocal line and organ accompaniment. The tempo is 'Andantino'. The vocal line is written in a soprano clef, and the organ accompaniment is in a bass clef. The lyrics are: 'Tu viens de com-pler mon at - tré - te, Sei - gneur, en t'a-baisant vers'.

Cresc.

moi, Toi vers qui les vœux de ma foi Montaient de ma lèvres brû-

moi, Toi vers qui les vœux de ma foi Montaient de ma lèvres brû-

The second system continues the vocal and organ accompaniment. The tempo remains 'Andantino'. The lyrics are: 'moi, Toi vers qui les vœux de ma foi Montaient de ma lèvres brû-'.

inf

Rit. *p* a Tempo. *mf* *Cresc.*

- lan - te Je - sus, ô mon Sau-veur! Je -

- sau - te. Ô roi plein de dou-œur! Ô roi plein de dou-

The third system continues the vocal and organ accompaniment. The tempo is 'Andantino'. The lyrics are: '- lan - te Je - sus, ô mon Sau-veur! Je -' and '- sau - te. Ô roi plein de dou-œur! Ô roi plein de dou-'.

Cresc. *Larg.* *pp* *Très lent.* *ten.*

- sus, ô mon Sauveur! mon Sauveur! Je - sus, ô mon Sau - veur!

- ceur! Je - sus, ô mon Sauveur! Je - sus, ô mon Sau - veur!

Larg. *pp* *Très lent.* *ten.*

f *Dimin. pp*

Andantino scaltro. *Cresc.* *f* *p*

p De - puis que, voilé sous l'Hos - ti - e, Tu veux en - ten - dre mon ap - pel, Je sens,

p De - puis que, voilé sous l'Hos - ti - e, Tu veux en - ten - dre mon ap - pel, Je sens,

p *Cresc.* *f* *p*

Cresc. *Rall.* *f* *Animato.*

que t'aimer, c'est ma vi - e, T'ai - mer, Je - sus, ah! c'est le ciel! Oui, t'ai -

que t'aimer, c'est ma vi - e, T'ai - mer, Je - sus, ah! c'est le ciel! Oui, t'ai -

Cresc. *Rall.* *f*

Cresc. *ff* *Largando* *la fine*

- mer, c'est ma vi - e, T'ai - mer, c'est le ciel!

- mer, c'est ma vi - e, T'ai - mer, c'est le ciel!

Cresc. *ff* *Larg.* *p*

A mon amour ton amour cède,
L'esclave est maître de son Dieu,
Et prosterné dans le saint lieu,
Souverain bien, je te possède !

O Roi plein de douceur !
Jésus, ô mon Sauveur !

Alors que mon âme assouvie
S'endort sur ton sein fraternel,
Je sens que t'aimer, c'est ma vie,
T'aimer, Jésus, ah ! c'est le ciel !

Sous tes mains se brisent mes chaînes,
Devant moi se ferme l'enfer,
Dès que ta chair devient ma chair,
Et que ton sang coule en mes veines.

O Roi plein de douceur !
Jésus, ô mon Sauveur !

Pendant que ta voix me convie
Au doux festin de ton autel,
Je sens que t'aimer, c'est ma vie,
T'aimer, Jésus, ah ! c'est le ciel !

➤ TRAITES ❖ ET ❖ EXEMPLES ◀

Souvenir du pays. — Le révérend Père René m'a raconté, écrit la Révde Sr M. de l'Ange-Gardien, actuellement en visite dans l'extrême Ouest, que nombre de Canadiens se rendant à Dawson par Juneau, heureux de rencontrer ici un prêtre parlant le français, s'empressaient de profiter de l'occasion pour accomplir leurs devoirs religieux. Un jour, l'un d'eux se présente à la maison des Pères : son teint hâlé et ses mains calleuses annoncent un rude travailleur. De fait, il avait essayé de tous les métiers, depuis le jour déjà lointain où il quittait son petit village de la Province de Québec, pour aller tenter fortune sur les côtes du Pacifique.

— Ah ! mon Père, s'écria-t-il en apercevant le missionnaire, que je suis donc content de pouvoir parler français avec un Canadien... avec un prêtre !

Et la conversation s'engage aussitôt, animée, intarissable : il ne peut se rassasier de parler et d'entendre parler la langue de son pays.

Après avoir longtemps causé, il finit, en bon chrétien qu'il était, par régler ses comptes de conscience.

Mon Père, ajouta-t-il en se retirant, savez-vous ce qu'il me faudrait maintenant pour mettre le comble à mon bonheur ?

— Quoi donc, mon brave ami ?

— Une messe... avec des cantiques comme *par chez nous* ! Que j'aimerais donc à entendre chanter : "Travaillez à votre salut" et "Esprit-Saint des... !" Dire qu'il y a vingt ans que j'ai entendu ça !

— Je puis bien vous promettre une messe, reprend le missionnaire, mais les cantiques... Et il hésite un instant... ; puis, avec un malin sourire : Venez tout de même à la messe, demain.

Le lendemain, à l'heure de la messe, on pouvait voir dans la chapelle de notre couvent, un homme à genoux sur un prie-Dieu, et profondément recueilli : l'expression émue de son visage disait assez avec quelle ferveur il priait.

Tout à coup l'harmonium commence à égrener ses notes moelleuses et traînantes, et aussitôt des voix d'une douceur et d'une piété angéliques attaquent avec fermeté : "Travaillez à votre salut."

Notre voyageur croit rêver... Ce cantique évoque en son esprit la vision nette et saisissante de vingt années de bonheur, écoulées là-bas, sur les rives du Saint-Laurent.

Ce cantique ! mais c'est le village natal, c'est la petite église étincelant au soleil ; c'est la grand'messe du dimanche au milieu des siens, et après la messe, ces bonnes causeries où l'on se raconte les faits divers de la semaine.

Ce cantique ! il l'a appris sur les genoux de sa mère, dont il croit, en ce moment, reconnaître la voix. Combien de fois, depuis, il l'a fredonné avec ses compagnons d'enfance ! Avec quel entrain on le chanta pendant la retraite de première communion !

Oh ! ce cantique !

Et lentement sa tête fléchit, puis retombe entre ses mains.....

Pendant tout le reste de la messe, il ne fit pas un mouvement...

Quand il eut quitté la chapelle, on remarqua que son prie-Dieu était baigné de larmes.

Monseigneur d'Hulst et l'ouvrier. — Un ancien apprenti mécanicien, devenu Frère, nous racontait qu'il avait pris sa vocation durant ses six dernières années de rude atelier grâce à Monseigneur d'Hulst, à l'époque de sa vie où le prélat était encore vicaire de la paroisse de Saint-Ambroise.

Dans l'entourage quotidien, tout devait perdre l'enfant ; mais au début, il avait rencontré le prêtre apôtre, et celui-ci ne cessait de

veiller sur cette âme en danger.

Monseigneur d'Hulst recommandait à son jeune pénitent, plongé en ce milieu d'impiété, la pratique fréquente des sacrements, et chaque semaine obtenait de lui une promesse quasi solennelle pour le dimanche suivant.

L'apprenti venait fidèlement le soir, de chez lui à l'église, chercher l'absolution.

Arrivèrent les longues veillées.

— M. l'abbé, je ne pourrai plus venir, on veille à l'atelier.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Jusqu'à onze heures.

— Eh bien, viens après.

— Il sera minuit.

Je vins en effet après la veillée, raconte l'ancien apprenti mécanicien ; il était minuit et demi ; j'entre et je trouve l'abbé d'Hulst qui écrivait en m'attendant. Cela dura plusieurs semaines et la veillée s'allongeait ; il m'attendait toujours. Enfin un soir nous ne sortons de l'atelier qu'à une heure du matin ; j'hésite. Cependant il m'a recommandé de venir ; peut-être qu'il m'attend, J'arrive à deux heures, il était là comptant sur moi.

A l'approche du jour de l'an, il fallut travailler le dimanche.

— Je ne puis même plus aller à la messe, M. l'abbé, je ne viendrai plus.

— Tu auras bien le temps de déjeuner cependant ; eh bien, viens dimanche pendant cette demi-heure, je t'attendrai.

— En habit de travail ?

— Oui, certainement.

J'arrive tout noir ; il était là, il monte au tabernacle, dépose l'hostie sur mes lèvres et presque aussitôt revient à moi.

— Cours à l'atelier, tu feras ton action de grâces en route.

C'est comme cela que par lui je suis devenu religieux.

Mort chrétienne d'une sultane. — Pour devenir sultane, Mlle de Rivery, après sa capture par les corsaires, avait dû embrasser la religion de Mahomet. Mais, vers l'année 1827, elle tomba malade, et, sur son lit de douleurs, tous les souvenirs de son enfance lui revinrent. Le remords n'était pas loin. Aimée de Rivery manda son fils à son chevet :— Mon fils, lui dit-elle, je vais mourir, et je veux vous demander une dernière grâce. — Mère, répondit Mahmoud, vos désirs sont des ordres pour moi. — Mais c'est très difficile, ce que je veux obtenir. — N'importe ! répliqua le sultan, dites et vous serez exaucée. — Eh bien ! repartit la mourante, c'est que je

veux mourir dans la religion de mes pères, et je voudrais voir un prêtre catholique !

Quelque étonnement qu'il en eût, Mahmoud consentit à laisser venir en son palais le ministre du vrai Dieu. Mandant un de ses jannisaires, il l'envoya aussitôt porter un firman au supérieur des Capucins du couvent de Saint-Antoine, à Constantinople. Le P. Chrysostome, réveillé de son sommeil (car tout se passait pendant la nuit), crut que sa dernière heure était venue quand il aperçut l'envoyé du sultan. Celui-ci le pria de prendre connaissance du message qu'il apportait et de le suivre au palais. Une barque attendait, et bientôt douze vigoureux rameurs lui firent traverser rapidement le Bosphore. Arrivé au palais et sur un signe du prince, le P. Chrysostome est introduit dans une chambre où gisait la malade, n'ayant près d'elle qu'un médecin et son fils : " Ma mère, dit celui-ci, vous avez voulu mourir dans la religion de vos pères, voici un prêtre catholique ! " Ces paroles dites, le prince sortit, ainsi que le médecin. Pendant une heure, le Capucin resta près de la malade, puis il reçut l'aveu des fautes de cette vie étrange et réconcilia la malade avec Dieu. Lorsque Mahmoud entra près de sa mère, il vit le prêtre tenant entre ses doigts l'Hostie Sainte, que celui-ci avait eu la précaution d'apporter avec lui, et qu'il déposait sur ces lèvres bientôt inanimées. A ce moment suprême, l'auguste et seul témoin de cette scène se précipita le visage contre terre, puis il remercia le P. Chrysostome, qu'il fit reconduire à son couvent.



Allons au Tabernacle !



I Jésus est au Tabernacle,
Le ciel est vide assurément
Depuis cette nuit du Cénacle,
Disait une naïve enfant.

“ Non, ma fille, lui dit sa mère,
Le petit Jésus que tu vois
N'est pas seulement sur la terre ;
Il est au Ciel comme autrefois.

“ Mais ici, lorsque dans nos peines
Le Ciel serait loin à chercher,
Témoin des misères humaines,
Jésus vient pour nous consoler.

“ Il t'aidera quand dans la vie
Tu verras tes forces faiblir ;
Cours donc à Lui seul, je t'en prie,
Quand je n'y pourrai plus venir. ”

L'enfant garda ce mot. Fidèle,
En deuil souvent elle venait
Raconter sa peine cruelle,
À son Maître dans le secret.

“ Ciel de Jésus, Ciel de ma mère,
En tes parvis je veux entrer ;
Dédaignant cette vie amère .
En ton sein je veux m'envoler.

“ Sans cesse après Toi je soupire
Pain Céleste, divin Jésus !
Toi qui toujours donne un sourire
À la lèvre de tes Elus.

“ Je t'invoque dans cette enceinte,
Jésus, mon Dieu, j'entends ta voix ;
Pleine d'espérance et sans crainte
Je te médite et je te vois. ”

Et dans le feu de sa prière
L'enfant, oubliant la douleur,
Retrouvait le ciel et sa mère
Sur la poitrine du Sauveur.

Cherchons Jésus au Tabernacle,
Et, loin du Ciel, en attendant,
Goûtons la douceur du Cénacle
Comme la pure et sainte enfant.

PIERRE LAFRANCE

Séminaire de Rimouski.



L'ASSOMPTION DE LA VIERGE

D'après le tableau du Dominiquin.